

Paris, le mardi 17 novembre 2015.

L'intense travail de la veille conclu après minuit a assommé Amarante, et l'urgence des nombreuses tâches à venir fonctionne en contrepoison au choc émotionnel ; la fatigue et les demandes multiples encore mal priorisées la plongent dans un sommeil profond et bouillonnant.

Café-croissants oranges pressés partagés, les radios d'info 24/24 et la presse écrite du jour montrent une ambiance parisienne tendue ; à la moindre (fausse) alerte les réactions sont nerveuses et surdimensionnées ; le gouvernement sous pression par nécessité et par opportunisme (Le pouvoir doit se montrer rapide et fort, efficient !) prend un virage conservateur et montre du service, décrets autoritaires, perquisitions démonstrations de force... Les sondages annoncent que la presque totalité des parisiens est en colère et peiné mais n'a pas peur : ils vont « apprendre avec cette crainte larvée, cette boule au ventre » à vivre. Les médias cherchent à surfer sur cette vague avec un retour au calme qui évite banalisation et dramatisation. L'Islam officiel dit « Non au terrorisme et à l'amalgame » et « son profond attachement à Paris, sa diversité et aux valeurs de la République ». L'international joue toujours la solidarité et les ondes nationalistes arrivent outre atlantique où les US Republicans haussent le ton ; le ministre français des Affaires Étrangères reçoit son homologue from USA... Les humoristes de service de la radio essayent de trouver le ton et fanfaronnent « Si vous n'aimez pas le rock, l'alcool et le sexe n'en dégoutez pas les autres ! », « Daesh, elle t'emmerde la France, en terrasse devant une bière ou un thé vert », la Tour Eiffel se revêt des couleurs de la France, on veut croire encore, comme Hemingway, que « Paris est une fête » !

L'actualité visitée, Amarante prend la direction de Bichat ; préoccupée par la confrontation avec Maria, elle a essayé vainement un contact avec Marcela l'amie psy ; German n'est même pas un peu disponible ! Elle téléphone à son père B pour avoir confirmation de son voyage et parler un peu peut-être ! Surpris au débotté, en retard pour l'avion de Bastia, il lui confirme seulement : « C'est tout ok pour demain ; j't'envoie un SMS avec le détail des vols! Bisous. » Elle pense à téléphoner à sa mère mais le décalage horaire l'en dissuade. La météo annonce grisaille et pluie agrémentées de vent, un coup d'œil à la fenêtre confirme la prévision : temps de saison, morose la vie dans ces conditions ! Son uniforme et un parapluie, le cœur serré Amarante se jette à l'eau de ce qu'elle ressent comme une « bonne action » nécessaire...

À l'hôpital la situation évolue lentement : un mieux dans la chambre de Regina, l'amélioration générale de son état de santé et un accord trouvé avec un hôpital de Buenos Aires autorisent l'anticipation au vendredi de sa date de la sortie : l'accompagnement post-opératoire sera assuré « près de chez elle ».

Entre les deux visites pour prendre le temps de respirer et de se préparer Amarante passe voir l'infirmière chef : elle la tranquillise sur ses amies même si le cadre est très différent. Dans le cas de Marcia, elle lui rappelle qu'une équipe constituée d'une psychologue et d'un psychiatre suivent la fille et la mère, quotidiennement avec l'assistante sociale.

Dans sa chambre, Marcia avec l'élimination du masque oxygène parle librement, reprend contact avec la réalité et reconstitue le fil de son histoire. Si d'un côté la présence de sa mère reconforte la blessée de son affection maternelle, son inquiétude irrépréhensible sature l'atmosphère.

Maria regarde les deux amies se parler les yeux dans les yeux, émues et confiantes l'une dans l'autre, à la recherche du premier pas vers leur futur. Petit à petit avec cette scène qui se prolonge, la croissance de sa reconnaissance et de son admiration pour Amarante la rassèrent. La conversation intimement amicale rassure Marcia ; de pauvres sourires peureux remplissent ses yeux de larmes, lourd

mélange de tristesse et d'espoir. Puis elle délivre hiératique son histoire ; la pharmacopée la retient suspendu à distance de l'atroce du vécu ; elle parle à la première personne mais étrangère à elle-même ; une voix monocorde à l'ombre du cauchemar, sous le poids du choc, un ton théâtral, « Durassien » Le cours du récit est sinueux, se recoupe, revient sur un détail oublié, retourne au point de départ : elle ne questionne pas, elle y est encore. Les deux amies mesurent la fracture que la violence de l'événement et son incommunicable vécu ont installé entre elles. En marge les non-dits, la sombre question, pourquoi leur amitié n'a-t-elle pas fonctionné, pourquoi n'étaient-elles pas ensemble ?

Amarante parle à son tour pour lui raconter les autres qui restent en fond de scène... Les deux échangent lentement des mots affectueux, l'une après l'autre parsemés de plage silencieuse où planent des sentiments de ruine et d'abandon.

Enfin il faut parler du voyage en Corse, de son retour dès le vendredi pour la voir dans la matinée ; elle lui annonce que le lendemain, mercredi, Regina viendra la voir, et le jeudi aussi. Inquiète de son état qu'elle juge proche de la prostration elle lui promet de revenir tous les jours tant qu'elle sera à l'hôpital.

Tête basse elle prend la direction du Marais par le métro, coupable de n'avoir pas su être à ses yeux l'amie secourable, une fois encore, et plus dans les prochains jours... Son cellulaire sonne ! Marcela la psy amie lui donne l'occasion de vider son sac. La tête entre les mains, assise sur les marches de l'escalier qui l'amène au quai pour ne pas être interrompue, elle éructe un trop plein d'émotion ; les mots donnent un sens aux sentiments, l'élaboration favorise le recul, un chemin s'insinue dans ce paysage douloureux. Amarante va devoir être cette amie capable, avec une naturelle proximité, de l'écouter, de l'écouter encore et de l'écouter toujours pour qu'elle reconstitue le monde éreinté de sa personnalité, qu'avec la parole elle renaisse. Avec le temps, les petits projets du quotidien lui redonneront une perspective, un espoir... Éviter l'auto-commisération. Après, la capacité de se reconstruire est d'elle, avec l'aide de toutes les personnes autour, mais c'est elle, pied à pied qui trouvera les moyens de remonter la pente aussi longue et dure soit-elle. Solidarité et amitié s'arrêtent aux portes de l'être humain ; « Pour l'épauler il faut que tu sois solide ; tu

me téléphones quand tu veux. Bon courage ! Je t'embrasse. »

Amarante se relève avec une impression de coup de pied au cul affectueux. Bougonne, elle relève la tête, pas totalement convaincue ; elle ressasse l'antidote de l'irraisonnée responsabilité coupable qui la menace.

Amarante se réfugie dans le travail, s'y engouffre tête baissée. Le cœur au ventre elle fonctionne avec une rare efficacité... German les gratifie d'un dîner à la brasserie.